LA

PRISE DE TOULON,

TABLEAU PATRIOTIQUE EN UN ACTE, EN PROSE, MÊLÉ D'ARIÈTTES.

PAROLES DU C. PICAR.
MUSIQUE DU C. DALAYRAC.

REPRÉSENTÉ, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la rue Feydeau, le 13 Pluviôse, l'an 2 de la République.

Prix, 25 sols.





A PARIS,
Chez HUET, Libraire, Marchand de Musique & d'Estampes, rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Jacobins, N.° 70, & au Théâtre de la rue Feydeau;
Et chez les Citoyens DENNÉ & CHARON, Passage de la rue Feydeau.

L'an Second de la République.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
UN REPRÉSENTANT du Peuple.	*Vallière*
UN DÉPUTÉ, emprisonné par les Anglais.	*Lemet.*
UN SOLDAT blessé.	*Descombes.*
UN FORÇAT.	*Bellemont.*
UN AMÉRICAIN, au service de l'Angleterre.	*Chateaufort.*
UN COURIER.	*Garnier.*
UN OFFICIER Anglais.	*Juliet.*
UN OFFICIER Allemand.	*Georget.*
UN ci-devant MARQUIS.	*Martin.*
UN ci-devant EVÊQUE.	*Gousse.*
UN ci-devant PRÉSIDENT.	*Le Sage.*
LE GÉNÉRAL des Troupes du Pape.	*Platel.*
LE ci-devant MONSIEUR.	*Prevost.*

LA PRISE DE TOULON,

OPÉRA EN UN ACTE.

Le Théâtre représente les Remparts de Toulon. On voit, sur un des côtés, un Pont-levis baissé; dans le fond, des murailles, derrière lesquelles on apperçoit le haut des maisons & des mâts de vaisseaux.

SCENE PREMIERE.

L'OFFICIER ANGLAIS, L'AMÉRICAIN,
Plusieurs Soldats en faction sur les remparts.

L'ANGLAIS, *examinant les remparts.*

BIEN! très-bien! Je suis content extrêmement fort. Soldats de bonne mine, munitions, canons, bombes, mortiers abondans, redoutes imprenables, & trois mille hommes pour les défendre; avec cela, courage, vaillance, & sur-tout loyauté considérable. Il sera difficile de nous faire sortir de Toulon, je crois. Son Altesse royale, Monsieur, le Régent de France, comme il sera flatté, quand il fera la revue de tout le monde! Je prétends, pour l'honneur de la nation, qu'il soit satisfait sur-tout des milices anglaises, entendez-vous? Nous ne voulons que le bien du Français, nous; & c'est pour assurer son bonheur que nous sommes entrés dans ce port.

L'AMÉRICAIN, *à part.*

Par trahison.

L'ANGLAIS.

Et que Saint-Malo & Dunkerque & Marseille seront bientôt à nous, entendez-vous? Mais continuons la visite des forts. Si les Français viennent à bout de le prendre, damnation! ils sont enragés, & je me fais Jacobin, le diable m'emporte. (*Il sort.*)

SCENE II.

L'AMÉRICAIN, *seul.*

Et je servirais plus long-tems cette nation perfide ! & je porterais les armes contre les Français ! moi, Américain, Bostonien, je me battrais contre mes amis, mes alliés, contre ceux à qui je dois la liberté de mon pays ! non, non, jamais, jamais.

AIR.

Sous vos drapeaux, lâches Anglais,
Je suis armé contre la France ;
Mais mon cœur avec vous n'est pas d'intelligence ;
Je ne partage point vos coupables projets.
Perdre plutôt cent fois la vie.
Tyrans, tyrans, vous m'êtes en horreur,
Craignez ma haine & ma fureur.
Vous avez sauvé ma patrie,
O vous ! Français, nos bons amis,
Je ne servirai point parmi vos ennemis.

SCENE III.

L'AMÉRICAIN, LE FORÇAT.

LE FORÇAT, *sortant de la ville avec précaution.*

Est-ce toi, brave Américain ? puis-je te parler ? Depuis hier, depuis l'instant où j'ai cru lire dans ton ame l'amour de la liberté, je brûle d'épancher mon cœur dans le tien. Que mon habit ne t'inspire pas de défiance. Crois qu'il est possible de conserver des sentimens honnêtes sous la livrée du crime.

L'AMÉRICAIN.

Va, je n'en doute pas. Je t'ai vu plusieurs fois pleurer

sur la trahison des Toulonnais, & je sais déjà que tu ne dois ton châtiment qu'à l'erreur, à la misère, à une effervescence de la jeunesse, ou peut-être même aux loix du despotisme.

LE FORÇAT.

Il est vrai; mais toi, comment te trouves-tu défenseur d'une cause que tu détestes?

L'AMERICAIN.

Ah! mon ami, qu'ils sont atroces, qu'ils sont perfides, ces insulaires, qui osent se vanter d'être libres, & qui déclarent la guerre à tous les peuples généreux qui veulent conquérir la liberté! Une affaire de commerce m'amène à Londres, je me trouve dans un lieu public. Tout-à-coup on exerce cette abominable tyrannie connue sous le nom de la presse; je me trouve entraîné à bord d'un vaisseau, forcé d'être matelot, d'être soldat; & moi qui chéris la liberté avec idolâtrie, j'ai la douleur de me voir confondu avec les satellites des tyrans.

LE FORÇAT.

Je les reconnais bien là; voilà comme ils se conduisent dans Toulon. Ils ont emprisonné tous les patriotes. Un Représentant du peuple gémit dans un cachot, abreuvé de dégoûts, d'amertume & d'humiliations, menacé à chaque instant d'une mort ignominieuse. Les femmes redemandent en vain les objets qui leur sont chers. C'est au prix de leur fortune, de leur honneur, qu'on ose mettre la liberté de leurs pères & de leurs époux! Là, la monarchie renaît sous ses formes les plus hideuses; là, tous les abus ont repris leur ancienne vigueur; là, l'aristocratie exerce arbitrairement ses vengeances; là, la vertu & le patriotisme sont des titres de proscription. Les lâches qui ont cru trouver le bonheur en livrant leur ville, éprouvent eux-mêmes ces cruels traitemens. Quelle terrible leçon pour les traîtres!

L'AMÉRICAIN.

Quel exemple pour les villes qui seroient tentées d'imiter Toulon!

LA PRISE

LE FORÇAT.

Mais l'instant de notre délivrance n'est pas éloigné; les Français approchent. Les redoutes fortifiées par l'art & la nature, ces forts hérissés de canons feroient effrayans, feroient imprenables pour d'autres que des Républicains français. Mais je les connais, je connais leur fougue impétueuse, je sais quels prodiges peut enfanter l'amour de la liberté. Rien ne les arrêtera, & je suis sûr de la victoire. A peine paraîtront-ils, je vole aux prisons, je brise les fers des innocentes victimes qui y sont entassées : de concert avec eux je seconde les efforts de mes compatriotes. Je sais que les Anglais méditent d'incendier nos vaisseaux, de détruire tout ce qu'ils ne pourront pas emporter. J'arracherai à l'incendie, je déroberai à la destruction les vaisseaux, les armes, les munitions, les cordages; je me précipiterai, s'il le faut, au milieu des flammes : trop heureux si je peux en mourant conserver quelques richesses à ma patrie !

L'AMÉRICAIN.

Et moi, je suis enfin au poste que je desirais ! Avant la fin du jour, j'aurai déserté, j'aurai joint mes amis, mes freres, nos anciens oppresseurs, nos ennemis naturels, qui emploient aujourd'hui contre les Français les armes dont ils se sont servis contre nous, pauvres Américains ! la perfidie, la scélératesse & la corruption.

LE FORÇAT.

Bien, mon ami ! je me retire, on pourroit nous surprendre; embrasse-moi : qu'il est doux, quand on n'est entouré que de traîtres & de lâches, de pouvoir presser un honnête homme sur son cœur !

L'AMÉRICAIN.

J'entends mon indigne capitaine.

LE FORÇAT.

Efforce-toi de cacher le mépris qu'il t'inspire, & attends un moment favorable.

SCENE IV.

L'ANGLAIS, L'AMÉRICAIN.

L'ANGLAIS.

A MERVEILLE. Son excellence, M. Williams Pitt, ne risque rien d'assembler le parlement d'Angleterre. Que de victoires à leur raconter! La chambre des Communes ne peut pas se dispenser de voter de nouveaux subsides à notre bon roi Georges.

L'AMÉRICAIN, *à part.*

Qu'il tremble que le peuple Anglais ne se leve à son tour!

L'ANGLAIS.

Que de réjouissances, que d'illuminations, que de belles choses, que de toast dans Londres! A propos de toast, si je me régalais d'une jatte de punch; c'est un charme que le punch ici. Nous avons de si bons citrons en Provence.

L'AMÉRICAIN, *à part.*

Prenez garde que les citrons de Provence ne coûtent aussi cher cette année aux Anglais, que le vin de Champagne de l'année dernière aux Autrichiens.

SCENE V.

LES PRECÉDENS, L'OFFICIER Autrichien.

L'AUTRICHIEN.

MORT DIABLE! se moque-t-on des soldats de l'Empire ici? Comment! pas un soldat Autrichien en fac-

tion fur les remparts, le jour même que le Prince français doit venir les vifiter.

L'ANGLAIS.

Doucement, M. l'Allemand; parlez plus bas, entendez-vous ?

L'AUTRICHIEN.

Et de quel droit, M. l'Anglais, prétendez-vous m'impofer filence ?

L'ANGLAIS.

Nous fommes içi dans Toulon, & c'était les Anglais qui avaient pris la ville.

L'AMÉRICAIN.

Qui l'ont achetée plutôt.

L'AUTRICHIEN.

Tartaiffie, je vous confeille de vous vanter de cette conquête; ce font vos banquiers, & non vos foldats qui l'ont faite, certainement.

L'ANGLAIS.

Qu'eft-ce que vous dites ?

L'AUTRICHIEN.

Je dis que Toulon a coûté cent foixante millions, & pas un homme.

L'ANGLAIS.

Goddem, mon petit Autrichien, point d'injures, je vous prie ; je fuis capable pour prendre ma révanche, entendez-vous ?

L'AUTRICHIEN.

Plaît-il ?

L'ANGLAIS.

Longwy & Verdun prouvent pour votre loyauté & votre courage beaucoup, n'eſt-ce pas ?

L'AUTRICHIEN.

C'eſt par la trahiſon que vous avez triomphé.

L'ANGLAIS.

C'eſt à la perfidie que vous devez vos victoires.

L'AMÉRICAIN, *à-part.*

Oh ! les vils brigands qui ſe diſputent à qui s'eſt le plus couvert de honte !

L'AUTRICHIEN.

Je connais toutes les manœuvres ſcélérates de votre Pitt.

L'ANGLAIS.

Je connais toutes les machinations du maréchal de Cobourg.

L'AUTRICHIEN.

Cétoit les ports de la France que vous voulez accaparer.

L'ANGLAIS.

C'étoit la Lorraine & l'Alſace que vous ambitionnez.

L'AUTRICHIEN.

Que de baſſeſſes !

L'ANGLAIS.

Que d'infamie !

L'AUTRICHIEN.

Tartaiffle !

L'ANGLAIS.

Goddem Zizmen !

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

EH-BIEN, eh-bien! on se querelle ici. Calmez-vous, mes chers alliés. Aujourd'hui.... nous ne devons songer qu'à nous réjouir.

L'ANGLAIS.

Comment ?

L'AUTRICHIEN.

Pourquoi est-ce ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, mes amis, tout nous réussit, tout va à merveille; apprenez une bonne nouvelle.

L'ANGLAIS.

Expliquez-vous.

L'AUTRICHIEN.

Parlez vîte.

LE PRÉSIDENT.

Notre illustre Régent, à qui j'ai été faire ma cour ce matin, ma donné des provisions de premier Président à la cour du parlement de Provence. Je les ai dans ma poche.

L'ANGLAIS.

Au diable.

L'AUTRICHIEN.

Que m'importe ?

L'ANGLAIS.

Laissez-nous nous quereller à notre aise.

LE PRÉSIDENT.

Mon cher Milord !

L'AUTRICHIEN.

Oui, Milord, vas t'enivrer dans les tavernes de Londres, pour tâcher d'entrer dans la chambre des communes.

LE PRÉSIDENT.

Mon cher Baron !

L'ANGLAIS.

Oui, Baron ; avec la principauté d'un quart de lieue, est-il rien de plus sot qu'un baron allemand ?

LE PRÉSIDENT.

Milord ?

L'AUTRICHIEN.

Ah ! que je rougirais d'être Anglais !

LE PRÉSIDENT.

Baron !

L'ANGLAIS.

Que je serais honteux d'être Autrichien !

LE PRÉSIDENT.

Milord ! Baron !

TRIO.

L'ALLEMAND.

Vous m'insultez ; à l'instant même,
Monsieur, vous m'en ferez raison.

L'ANGLAIS.

Je le veux bien; à l'inſtant même,
Je veux à vous faire raiſon.

L'ALLEMAND.

D'honneur, mon plaiſir eſt extrême
De vous donner cette leçon.

L'ANGLAIS.

Une leçon! c'eſt bien vous-même
Qui recevrez cette leçon.

LE PRÉSIDENT.

Mon cher Milord, mon cher Baron,
Appaiſez-vous, finiſſez donc.

L'ALLEMAND.

J'en ſais fort bien donner aux autres,
Je ne ſais pas en recevoir.

L'ANGLAIS.

Je me paſſerai bien des vôtres;
Dans un inſtant vous l'allez voir.

TOUS DEUX.

Allons, ſortons; dans ma colère
Je ne puis me contenir.
C'eſt moi, c'eſt moi, j'eſpère,
Qui ſaurai vous punir.

L'ANGLAIS ET L'ALLEMAND.

Je ſuis certain que tout de bon
A lui je donne la leçon.

LE PRÉSIDENT.

Mon cher Milord, mon cher Baron,
Appaiſez-vous, taiſez vous donc.

Ils ſortent.

SCENE VII.

LES PRÉCEDENS, HORS L'ANGLAIS ET L'AUTRICHIEN.

LE PRESIDENT.

EH ! Messieurs, Messieurs, écoutez donc. Eh-bien ! ils vont se battre. Il n'y a pas de jour où les Autrichiens ne prennent querelle avec les Anglais, les Anglais avec les Prussiens, les Prussiens avec les Espagnols, les Espagnols avec les Napolitains, les Napolitains.... En vérité, ça n'a pas le sens commun, le sens commun. Cependant j'ai de bonnes espérances; je me vois chancelier tout-à-l'heure; je suis déjà premier Président. Il me semble que je suis déjà sur mon siége, à l'audience, environné d'huissiers, de procureurs, d'avocats, de greffiers. Appellez les causes, huissier; couvrez-vous, avocat. A propos, qu'avez-vous fait en révolution ? N'étiez-vous pas au siége de la Bastille en 1789 ? au siége du château en 1792 ? Oui, vous étiez patriote. Rayé de la matricule. Ah ! quel plaisir ! quel plaisir !

AIR *de la Romance de Nina.*

QUAND le Parlement reviendra,
Quel bonheur pour moi se prépare !
Comme chacun admirera
Ma robe rouge & ma simarre !
Mais quel dommage, hélas !
Le Parlement ne revient pas.

COMME je me distinguerai
Dans mainte mainte grande affaire !
Pour les juger, combien j'aurai
D'esprit avec mon Secrétaire.
Mais quel dommage, hélas !
Le Parlement ne revient pas.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

EH-BIEN ! queſt-ce que c'eſt ? on dit que l'armée des français approche ; mais ces gens-là ſont fous, ma parole d'honneur.

LE PRÉSIDENT.

Fous à lier, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mais c'eſt inimaginable.

LE PRÉSIDENT.

Ça ne ſe conçoit pas.

LE MARQUIS.

Voilà une redoute dont il n'eſt pas poſſible d'approcher.

LE PRÉSIDENT.

Pas poſſible !

LE MARQUIS.

Elle les foudroiera : c'eſt un roc.

LE PRÉSIDENT.

Un véritable roc.

LE MARQUIS.

Devant lequel une armée de cent mille hommes pâlirait.

LE PRÉSIDENT.

Elle pâlirait !

LE MARQUIS.

Annibal, Alexandre & Céſar y regarderaient à deux fois pour l'attaquer.

LE PRÉSIDENT.

Pour l'attaquer!

LE MARQUIS.

Le siége en sera plus long que le siége de Troye.

LE PRÉSIDENT.

Beaucoup plus long.

LE MARQUIS.

Et joignez à cela l'ardeur qui va nous animer, nous autres Gentilshommes français. Nous aurons l'honneur de combattre sous les yeux de notre Régent.

LE PRÉSIDENT.

Oh! ça fait bien, ça.... fait bien!

LE MARQUIS.

Avouez, mon cher Président, que c'est un digne Prince.

LE PRÉSIDENT.

Ah! ne m'en parlez pas.

LE MARQUIS.

Il est charmant.

LE PRÉSIDENT.

Divin, délicieux.

LE MARQUIS.

On n'a pas plus de grace.

LE PRÉSIDENT.

Pas plus de grace.

LE MARQUIS.

Il m'a bien promis qu'il me ferait rendre mon château, mes terres, mes fiefs, ma petite maison. Car il faut vous dire qu'ils ne se sont pas gênés; ils ont tout pris, tout vendu, & très-bien vendu, qui pis est.

LE PRESIDENT.

C'eſt qu'ils nous font la guerre avec nos biens; voilà ce qui eſt déſagréable.

LE MARQUIS.

Oui; mais notre courage nous rendra bientôt vainqueurs; & alors quelle jouiſſance pour moi, ſur-tout, qui ſuis ſi bien auprès des Dames !

RONDEAU.

Qu'il eſt doux d'avoir en partage
Et les graces & la valeur !
Par ma figure, ou mon courage,
Je ſuis par-tout, par-tout vainqueur.
Je quitte les camps pour les belles,
En vain veut-on me réſiſter,
Je triomphe des plus cruelles,
Et je me plais à répéter :
Qu'il eſt doux d'avoir en partage
Et les graces & la valeur !
Par ma figure & mon courage,
Je ſuis par-tout, par-tout vainqueur.
Se trouve-t-il, par aventure,
Un époux ou même un amant,
Je parais. Sans bruit, ſans murmure,
Monſieur s'éclipſe prudemment;
Et moi, ſans perdre un ſeul inſtant,
Je prends ſa place en répétant :
Qu'il eſt doux d'avoir en partage
Et les graces & la valeur !
Par ma valeur ou mon courage,
Je ſuis par-tout, par-tout vainqueur.

Le Préſident répète, en chantant, les deux derniers vers du Rondeau.

LE MARQUIS.

Pour en revenir à Monſieur, comme il rendra ſon peuple heureux, ce cher Prince ! Je ſuis perſuadé qu'il va ſignaler ſon avènement par des actes de bienfaiſance. Il rétablira la taille, les corvées, ſur-tout les droits féodaux.

Le Préſident.

LE PRÉSIDENT.

Un moment, un moment, s'il vous plaît. Avant de songer à des droits qui, à la vérité, étaient bien justes & bien naturels, il me semblerait plus convenable de s'occuper des tribunaux, sur-tout des Parlemens.

LE MARQUIS.

Oui, pourvu que par leur entêtement à refuser d'enrégistrer les édits du Roi, ils ne nous amènent pas une seconde révolution.

LE PRÉSIDENT.

C'est une épigramme, M. le Marquis; pourtant vous conviendrez que je n'ai pas tort.

LE MARQUIS.

Oh ! je suis bien sûr que j'ai raison.

LE PRÉSIDENT.

Tenez, prenons pour juge de notre différend, Monseigneur, qui vient fort à propos.

LE MARQUIS.

Volontiers.

SCÈNE IX.

LES PRECEDENS, LE PRÉLAT.

LE PRÉLAT.

De quoi s'agit-il, Messieurs ?

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai, Monseigneur, que, sans nous faire illusion, dès ce moment, nous pouvons nous regarder comme certains de la victoire, & sur le point d'être rétablis dans tous nos droits.

LE PRELAT.

Il n'y a pas de doute à cela.

LE PRÉSIDENT.

Pas le moindre doute.

LE MARQUIS.

Les Patriotes sont vaincus ; nous avançons.

LE PRÉSIDENT.

Nous sommes à Paris.

LE MARQUIS.

Je soutiens, n'en déplaise à M. le Président, que c'est par le rétablissement de la Noblesse qu'il faut commencer nos opérations.

LE PRÉSIDENT.

Avec tous les égards que je dois à M. le Marquis, j'osais prétendre que c'était par le rétablissement des Tribunaux.

LE PRÉLAT.

Messieurs, j'ai beaucoup de confiance en vos lumières; mais je crois que vous vous trompez tous les deux, non pas que la Noblesse & les Parlemens ne soient de très-bonnes choses en elles-mêmes; mais à moins que le Prince ne veuille combler le Peuple de tous les bienfaits à-la-fois, la religion, je pense, doit passer avant tout. C'est le Ciel qui nous accorde la victoire, & nous ne pouvons mieux le remercier qu'en rétablissant ses vertueux Ministres dans leurs anciennes propriétés.

L'AMERICAIN.

Messieurs, me permettrez-vous de me mêler à votre conversation? Sans doute, vous serez aussi braves dans le combat que vous êtes polis dans vos entretiens : mais, croyez-moi, attendez son issue pour savoir lequel des trois aura la préférence. Quant à moi, je suis persuadé que vous serez tous traités également, & que l'un ne sera pas plutôt rétabli que les deux autres. Ainsi, croyez-moi, remettez votre différend : aussi-bien voici votre Chef qui s'avance avec vos compagnons.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est Monsieur qui vient faire la visite du fort,

LE PRELAT.

Oui, c'est Monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Notre bon Prince.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, MONSIEUR; TROUPE D'ÉMIGRÉS.

MONSIEUR.

BIEN! très-bien! Messieurs, je suis content de tous les préparatifs de défense, & sur-tout du zèle qui brille dans vos regards. Ils n'oseront jamais attaquer cette redoute, elle est inexpugnable. On l'assure; mais me répondez-vous qu'avant peu nous soyons les maîtres du Royaume?

LE MARQUIS.

Parole d'honneur, Monsieur.

MONSIEUR.

C'est que, si les Français ne sont plus trahis, nous sommes.... oh! ma foi, nous sommes perdus.

LE MARQUIS.

Que votre Altesse se rassure.

MONSIEUR.

C'est qu'ils sont d'une insolence; ils ont joué le Pape en plein théâtre: je ne serais pas étonné qu'ils me jouassent moi-même. Mais enfin puisque nous touchons au moment de la victoire, dites, comment me conseillez-vous de faire mon entrée à Paris?

LE PRÉSIDENT.

Comme il est aimable, Monsieur! il s'occupe déjà.....

LE MARQUIS.

Mais.... à cheval, je crois, environné de vos fidèle Sujets.

MONSIEUR.

Et vous, mon cher Président?

LE PRESIDENT.

Mon cher Président! ah! je pense que son Altesse serait plus commodément en carosse, son chancelier à ses côtés.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE GENERAL du Pape.

LE GENERAL.

COURAGE, braves Emigrés, la victoire est sure à présent, le ciel même combat pour vous. Je suis le Général des troupes que le Pape envoie à votre secours. Elles viennent de débarquer, & vous allez les voir défiler.

LE PRÉLAT.

J'étais bien sûr que le Saint-Pere ne nous abandonnerait pas.

LE GENERAL.

Place, place aux troupes du Pape. (*On voit paraître quelques moines & quelques Soldats, le fusil sur l'épaule & le parapluie sous le bras.*)

MONSIEUR.

Est-ce là tout?

LE GENERAL.

Non, vraiment. Voyez plutôt. Voyez le reste des troupes de Sa Sainteté qui traverse la ville. Voyez-vous la première colonne?

LE MARQUIS.

Mais c'est une plaisanterie. Comment! des bœufs, des cochons, des moutons?

LE GENERAL.

De toutes les troupes du Saint-Père, ce sont là les plus utiles.

LE PRESIDENT.

Il a raison, les plus utiles, les plus utiles.

LE GENERAL.

Ce n'est pas tout. Le vaisseau sur lequel ces troupes étaient embarquées, était chargé de plusieurs bouteilles d'excellent vin d'Italie, dont Sa Sainteté fait présent à votre Altesse.

MONSIEUR.

C'est très-joli de sa part. Allons, mes amis, buvons du vin du Pape; je ne suis ici que le premier Gentilhomme français.

LE PRESIDENT.

Quelle modestie ! on n'est pas.... plus aimable.

MONSIEUR.

J'ai donné ordre de dresser ici un repas sans façon; je vous y invite tous.

LE MARQUIS.

On peut s'en rapporter à Monsieur pour l'ordonnance d'un repas.

LE PRÉLAT.

Comme il est galant !

L'AMERICAIN.

Le ridicule personnage !

LE PRESIDENT.

Un jour de combat, s'occuper d'un repas : quelle prévoyance ! il n'oublie rien; la jolie chose, la jolie chose qu'un Prince !

CHŒUR.

Buvons, amis, à nos succès ;
Chantons, célébrons notre gloire.

Les braves chevaliers français
Sont toujours sûrs de la victoire.

On entend un coup de canon.

LE PRESIDENT.

Marquis, combien a-t-il duré le siège de Troyes?

LE MARQUIS.

Dix ans. Ainsi nous avons du tems devant nous.

LE PRESIDENT.

J'ai peur que celui-ci ne soit pas aussi long.

LE MARQUIS.

Bah! bah!

LE CHŒUR *reprend.*

BUVONS amis, &c.

On entend le canon.

Allons, montrons notre courage;
Non, non, non, non; je n'ai pas peur,
Je n'ai pas peur, ma parole d'honneur.
Mais voici, je crois, de l'orage.

(Les Soldats du Pape dressent leurs parapluies.)

La foudre, la pluie & les vents
M'empêchent, hélas! de me battre;
Quand il fait un si mauvais tems,
Je sens mon courage s'abattre.

LES SOLDATS du Pape.

Comment tenir en même-tems
Mon fusil & mon parapluie?

L'AMERICAIN.

Vous avez sauvé ma patrie;
Je cours, braves Français, me mêler dans vos rangs,
Et combattre avec vous les Soldats des Tyrans. *(Il sort.)*

UN OFFICIER Anglais.

Sauvez-vous, sauvez-vous
Ces Français sont des diables:
Cette redoute & ces forts imprenables,

Ils ont tout pris en un inſtant,
Entendez-vous, entendez-vous ?

(On entend de loin la Carmagnole.)

CHŒUR.

En un inſtant,
C'eſt étonnant :
Embarquons-nous, c'eſt le plus ſage :
Ah ! pourquoi fait-il de l'orage !
Comme j'aurais eu du courage !
Ils approchent, entendez vous ?
Allons, mes amis, ſauvons-nous.

Le canon s'eſt fait entendre pendant le chœur. La pluie est tombée à torrent. A la fin du morceau, on voit un corps d'Anglais reculer en désordre ; les Français couverts de sueur et trempés de pluie, arrivent en les poursuivant. Les Anglais lèvent le port.

SCENE XII.

LE REPRÉSENTANT DU PEUPLE, L'AMERICAIN, TROUPES Françaiſes.

TOUS ENSEMBLE.

VIVE la République !

LE REPRÉSENTANT.

Courage, mes amis; il pleut, il vente, nous ſommes trempés : quel tems ſuperbe pour ſe battre ! les élémens ſe déchaînent en vain pour troubler nos fêtes, ou nous arracher au combat. Le ciel eſt toujours beau pour des Républicains. Repoſons-nous un inſtant & nous recommencerons. Touche-là, digne Américain, je me réjouis de te voir des nôtres. Tu es un brave homme; je ne te connais que depuis un inſtant, & tu t'es déjà bien battu.

L'AMERICAIN.

Je me bats pour vous, comme vous vous êtes battus pour moi; je ne fais que mon devoir.

B 4

LE REPRESENTANT.

Ah ! ah ! qu'apperçois-je?

L'AMÉRICAIN.

Un repas préparé par ces Meſſieurs.

LE REPRÉSENTANT.

Par ces Meſſieurs ! je leur ſais gré du procédé. Allons mes amis, tandis qu'on prépare une ſeconde attaque, reprenons des forces, buvons et n'oublions pas que la bravoure & la gaieté font le caractère des Français ; battons-nous en chantant les bienſaits de la Liberté.

COUPLETS.

L'ESPRIT ſe perd, le corps languit;
L'homme tout entier dépérit,
Sous l'état monarchique;
Mais pour avoir ſanté, vigueur,
Eſprit courage & belle humeur,
Vive la République !

ON a nobleſſe & parlemens,
Riches, pauvres, petits & grands
Sous l'état monarchique,
Chez nous, tous les hommes égaux
Ont leur part des biens & des maux.
Vive la République !

L'HOMME n'avait vraiment à ſoi
Ses Dieux, ſes autels ni ſa foi,
Sous l'état monarchique;
Déſormais au ciel on ira
Par le chemin que l'on voudra :
Vive la République !

De vils brigands sans foi, ni loi
Se battent sans savoir pourquoi,
Sous l'état monarchique.
Chacun pour soi vole au combat,
Et tout citoyen est soldat :
Vive la République.

(*Après ces couplets le tambour bat.*)

LE REPRÉSENTANT.

Allons, mes amis, à vos postes. Tu es blessé, camarade.

LE SOLDAT.

Ne vous embarrassez pas de moi : marchez ; la redoute est prise, & je suis guéri. Qu'il est doux d'obtenir les invalides dans une si glorieuse journée !

LE REPRESENTANT.

Brave homme !

On braque les canons contre le pont ; le pont tombe avec fracas. Deux Bataillons se précipitent dans la Ville : au moment où le reste veut entrer, le Forçat sort avec ses camarades.

LE REPRÉSENTANT.

Mais quels sont les gens qui sortent de la ville ?

SCENE XIII.

LES PRECEDENS, LE FORÇAT, plusieurs PATRIOTES Toulonnais.

LE FORÇAT.

MES AMIS, mes camarades, donnez-nous des armes que nous ayons le bonheur de vaincre ou de mourir avec vous.

LE REPRESENTANT.

Qui êtes-vous?

LE FORÇAT.

Je suis un malheureux, condamné aux galeres sous l'ancien régime. Je suis Français, Républicain. A peine avez-vous attaqué la ville, j'ai profité du désordre pour délivrer les patriotes dont les prisons regorgeaient. Armez-les, armez-moi; nous avons été opprimés, nous sommes avides de vengeance.

CHŒUR.

OUI, nous saurons la défendre,
Amis, il faut sans plus attendre,
Amis, il faut nous réunir.
Plus de pitié, plus de clémence,
Tyrans, craignez notre vengeance,
Il faut nous venger, ou périr.

LE REPRESENTANT.

Tiens, voilà le sabre que j'ai arraché à un officier Anglais.

LE FORCAT.

J'en ferai bon usage.

LE REPRESENTANT.

Suivez-moi donc, Français; je vais vous montrer le chemin. LA RÉPUBLIQUE OU LA MORT.

L'attaque recommence; un corps de troupes attaque les remparts qui sont dans le fond du théâtre; les bombes tombent dessus, le rempart s'écroule, et laisse voir dans le fond la mer et plusieurs vaisseaux embrâsés. La ville brûle; on voit une chaloupe d'émigrés à cordons bleus et cordons rouges s'enfoncer; on distingue plusieurs forçats qui cherchent à éteindre le feu. Le canon cesse, le feu s'éteint, les Français arrivent en foule sur le théâtre).

LE REPRÉSENTANT, *revenant sur la scène.*

Victoire, victoire, mes amis! Ils étaient entrés dans Toulon en traîtres, ils en sortent en lâches. « Français, vous avez bien mérité de la Patrie. Approchez, ô vous! les plus honnêtes gens que nous ayons trouvés dans Toulon; galériens, forçats, sans doute plus malheureux que coupables, qui vous êtes conduits en républicains, je vous absous de toutes les fautes que vous avez pu commettre: vous avez connu une patrie dès que vous l'avez vue en danger. Redevenez citoyens; vous avez payé, par votre conduite, une rançon patriotique. Consolez-vous, mes amis; les Anglais n'emportent point en fuyant l'affreuse jouissance d'avoir fait tout le mal qu'ils pouvaient faire. Graces à ces forçats, la corderie, l'Arsenal & quinze de nos vaisseaux sont sauvés. Une partie de notre escadre a été brulée par le crime

de nos ennemis; mais ces vaisseaux vont être remplacés par le crime des emigrés. Leur fortune reste pour payer les constructions, leurs forêts vont être converties en vaisseaux; les Républicains feront des voiles dans les lieux mêmes où les emigrés formaient des complots, & la patrie s'enrichira à-la-fois de leur fuite & de leur fortune (1). » Embrasse-moi, mon frere, homme intrépide. Sans toi le feu prenait à un de nos plus importans magasins. Que t[illegible] !

LE FORÇAT.

[illegible] quand Toulon est délivré.

LE REPRÉSENTANT.

Le Peuple françois [illegible] ta belle action, & la République ne sera pas ingrate.

LE FORÇAT.

C'est là qu'est ma plus chere récompense.

LE REPRESENTANT.

Tremblez, tyrans; avec de tels hommes, on n'est jamais vaincu.

LE FORÇAT.

Mais parmi les patriotes délivrés, je n'apperçois point le Représentant.

LE REPRESENTANT.

Qu'entends-je ? Il vivrait !

LE FORÇAT.

Oui, sans doute, le voilà.

(1) *Extrait du rapport de Barrere sur la marine.*

SCENE XIV.

LES PRECEDENS, LE DEPUTÉ EMPRISONNES.

LE DEPUTE.

SUIS-JE avec des Français ? La République a-t-elle vaincu ſes ennemis ?

LE REPRESENTANT.

Ciel ! que vois-je ? Eſt-ce toi, mon cher & infortuné collegue ? tous les patriotes ont pleuré ta mort, nous t'avons cru victime de la barbarie des Anglais.

LE DEPUTE.

La mort eût été un bienfait de leur part; ils m'ont laiſſé languir dans le fond d'un cachot ; leur induſtrieuſe cruauté a prolongé mes tourmens & mon exiſtence : mais on a briſé mes fers, Toulon eſt délivré ; ne parlez plus de mes maux ; ils ont été affreux, un ſeul inſtant me les a fait oublier.

SCENE XV.

LES PRECEDENS, UN COURIER.

LE COURIER.

CITOYENS, j'arrive de Paris.

LE REPRESENTANT.

De Paris ! quelle nouvelle ?

LE COURIER.

Soldats de l'armée devant Toulon, la Convention nationale vous décerne des récompenses civiques, si vous faites rentrer cette place importante sous les loix de la République. Voilà le décret, & voilà deux pistolets d'un travail précieux qu'un citoyen donne au premier qui entrera dans cette coupable ville.

LE REPRESENTANT.

Tiens, mon brave, te voilà récompensé. Et toi retourne, & dis à la Convention que nous n'avions pas besoin de ce décret pour faire notre devoir. Dis-lui que nous méritions les récompenses au moment même où elle nous les décernait. Ainsi, les ames libres s'entendent des deux bouts de la République, Toulon est repris.

LE COURIER.

Toulon est repris ! Vive la République ! Je veux être le premier à l'annoncer à nos freres de Paris.

Il repart.

LE REPRESENTANT.

Ah ! oui, vive la République ! Cette victoire est décisive pour la campagne.

LE DEPUTE.

Donne-moi ce drapeau ; il me tarde de le voir remplacer l'infâme drapeau blanc, & annoncer la délivrance de la Méditerranée.

LE REPRESENTANT.

Arrête, trompons nos ennemis. Que tous les bâtimens qui croient porter du secours aux Anglais dans Toulon, attirés par les signaux royalistes que nous allons laisser flotter sur les forts & remparts, deviennent la proie des Français & un juste dédommagement de la perfidie des rois coalisés.

TOUS.

Oui, oui, oui.

LE REPRÉSENTANT.

Mes amis, mes camarades, quelle belle journée pour la France (1). Voyez à la lueur de cet incendie l'embarcation confuse & subite des héros d'Albion & des nobles Castillans. Voyez ces escadres perfides à qui les vents refusent leur secours, & que les flots indignés menacent de rejeter contre nos batteries. Voyez cet incendie coupable; il vous montre au loin sur la mer le crime des héros de Londres & de Madrid, tandis qu'il excite votre courage & qu'il excite votre marche victorieuse. « Mais écoutez (2) : les succès endorment les ames faibles, ils aiguillonnent les ames fortes. Nous n'avons rien fait tant qu'il nous reste à faire. Laissons l'Europe & l'histoire vanter la prise de Toulon, & nous, courons, volons, faisons repasser les Pyrénées aux Espagnols; qu'ils aillent raconter leur honte & leur fuite à leur tyran effrayé, & qu'ils lui disent comment les esclaves des rois sont reçus sur le territoire de la République. »

CHŒUR GÉNÉRAL.

Nous n'avons pas fini la guerre,
Marchons à de nouveaux combats:
Des vils tyrans, de leurs soldats,
Français, il faut purger la terre.

FIN.

(1) *Extrait du même Rapport de Barrere.*
(2) *Extrait d'un Rapport de Robespierre.*

De l'Imprimerie des SOURDS-MUETS, rue du Petit-Musc, près l'Arsenal.

